

maladies étant très-souvent incertain ⁽¹⁾. La quatrième méthode, *étiologique*, établit les divisions des maladies sur leurs causes ou principes; elle conduit aux hypothèses, ou elle en provient; elle n'offre, ajoute Sauvages, qu'incertitude, obscurité, inconstance ⁽²⁾. La cinquième méthode ou *symptomatique*, fondée sur les phénomènes les plus fréquents, sur les symptômes les plus saillants des états morbides, est celle qu'il préfère et qu'il a suivie.

Mais un reproche très-grave peut être adressé à cette dernière méthode : elle rapproche souvent les affections les plus disparates. Ainsi, Sauvages a réuni dans sa classe des anhéla-tions, la toux, l'asthme et l'hydrothorax; dans celle des débilités, la cataracte, l'anorexie, l'hémiplégie, la syncope; dans celle des douleurs, la goutte, le prurit, l'ophtalmie, la colique, etc.

Je doute qu'on puisse jamais faire une classification parfaite; toujours on rencontrera des faits réfractaires qui ne se plieront que difficilement aux exigences des méthodes. Cependant, s'il est possible de distribuer d'une manière utile les matériaux si nombreux de la science pathologique, c'est en s'appuyant sur la double considération de la nature et du siège des maladies. Lorsqu'on n'a pris qu'une seule base, on n'a élevé qu'un édifice imparfait. Les maladies rapprochées par leur nature probable, offrent les plus grands contrastes symptomatologiques, comme par exemple, la méningite, l'hépatite, la métrite. Si on ne les réunit que sous le rapport de leur siège, on perd bientôt de vue le lien philosophique qui sert à grouper les grandes familles ou les classes nosologiques.

Que l'on emprunte les méthodes des naturalistes ou qu'on en veuille créer de spéciales, la multiplicité, l'infinie variété des faits médicaux se joue de toutes les divisions trop absolues.

La médecine d'ailleurs ne saurait se soumettre à des lois

⁽¹⁾ Tels sont les reproches très-positifs que Sauvages adresse à cette méthode. (*Prolegomena*, §§ 60, 61, 62.)— Je suis surpris que M. Dubois d'Amiens ne les ait pas trouvés assez graves. (*Pathologie générale*, t. I, p. 276.)

⁽²⁾ § 64.

trop rigoureuses. Selon M. Fréd. Cuvier, elle peut presque se passer de classifications. S'il lui faut, dit-il, comme à l'histoire naturelle, un esprit droit, un regard juste, elle exige de plus, dans son application clinique, une sorte de divination rapide que les sens guident sans la produire, et où réside quelquefois son péril, mais souvent aussi sa gloire et son utilité ⁽¹⁾.

§ V. — Causes des maladies, étiologie ⁽²⁾.

Si l'on suit l'ordre chronologique des faits, ordre qu'il est toujours bon de respecter, la première considération que l'étude d'une maladie présente, est celle des causes qui ont préparé, produit ou favorisé son apparition ou son développement. Cette considération comprend ce qu'on appelle les antécédents.

En médecine plus que dans toute autre science, la détermination des causes présente de grandes difficultés, en raison de la multitude des circonstances qui influent sur l'organisation.

Lorsqu'un phénomène, un fait, est précédé plus ou moins fréquemment d'un autre fait, on est porté à considérer celui-ci comme cause de celui-là.

Toutefois, cette présomption ne se change en certitude que si une relation évidente est constatée entre ces deux faits.

Mais ici se multiplient les obstacles. Souvent, entre la circonstance qui paraît agir comme cause et le fait qui la suit, il n'existe pas de rapports d'intensité. Une maladie extrêmement grave, une pneumonie, par exemple, peut être déterminée par une cause très-légère, l'impression momentanée d'un air froid. Cette cause a déjà cessé depuis un certain temps, lorsque son effet se manifeste et va en s'aggravant.

Un même ordre de causes produit fréquemment des effets nombreux et variés, comme aussi des causes très-diverses produisent parfois des effets à peu près identiques.

⁽¹⁾ *Propositions et Considér. sur les classifications en médecine*, 1832, n° 239, p. 26.

⁽²⁾ *Aitiologia* (*αἰτία*, cause; *λογος*, discours).

Il est encore une foule de causes qui nous échappent et nous font apparaître les phénomènes morbides comme spontanés.

La détermination des causes des maladies est, dans certains cas, d'une haute importance. Par cette découverte, se manifeste, dit Zimmermann (1), le génie du médecin. Elle jette un trait de lumière sur la nature et le caractère des maladies, et fournit des indications précieuses sous le rapport de leur traitement (2).

Pour reconnaître et apprécier avec quelque rigueur les véritables causes des maladies, quels préceptes doit-on suivre? Il faut : 1° recueillir tous les renseignements possibles, sauf à ne tenir aucun compte de ceux qui seront plus tard reconnus inutiles ou étrangers; 2° noter l'époque où les causes présumées ont agi; 3° s'enquérir du degré d'intensité qu'elles ont manifesté, et le vérifier quand cela se peut (observations météorologiques, etc.); 4° suivre les changements survenus entre le moment où la cause a agi et l'instant où la maladie s'est déclarée; 5° rapprocher, sous ces points de vue, les faits analogues, multiplier assez les observations pour arriver à des données certaines; 6° compter les faits, afin que leur valeur puisse être appréciée; 7° quand on le peut, contrôler la justesse des conjectures formées, en expérimentant sur les animaux l'action des modificateurs ou des agents morbifiques. Toutefois, ainsi que l'a fait remarquer M. Monneret, cette voie est parfois hasardeuse à cause de la diversité d'organisation et d'habitudes des êtres sur lesquels on opère (3).

Divisions des causes.

Les pathologistes ont divisé les causes des maladies en *éloignées* et *prochaines*, appelant causes prochaines les modifications intimes, organiques ou vitales qui précèdent immédiatement et font naître l'état morbide; et causes éloignées, les

(1) *Expérience*, t. II, p. 200.

(2) Andral; *Journal hebdomad.*, 1829, t. V, p. 5 et 273.

(3) Thèse sur les causes occasionnelles des maladies. Paris, 1839, p. 12.

circonstances ou les agents, soit extérieurs, soit intérieurs qu'il est possible de constater et dont l'action est plus ou moins appréciable. Celles-ci méritent seules le nom de *causes*.

On a encore distingué les causes en *prédisposantes* et *efficientes*. Les premières sont censées disposer l'organisme à contracter la maladie. Les secondes sont présumées assez puissantes pour la faire naître immédiatement.

Les Grecs nommaient les causes prédisposantes *proëgumènes* (de *προηγούμεναι*, je devance, je précède). Elles ont aussi été appelées *seminia morborum* (1).

Les causes efficientes ont été nommées *procatactiques* (2), *excitantes*, *déterminantes*, *suffisantes*, *occasionnelles* (3). Ces distinctions reposent sur des différences réelles. Il est des circonstances qui agissent pendant longtemps et modifient l'organisme, sans cependant amener un résultat maladif déterminé; tandis que d'autres produisent des changements plus ou moins rapides et suffisants pour faire éclater une lésion morbide.

Il y a bien certainement des causes prédisposantes et des causes déterminantes; et néanmoins on serait fort embarrassé pour classer tous les agents morbifiques dans l'une ou l'autre de ces grandes divisions. Une cause peut, dans un cas, préparer, et dans un autre décider l'invasion de l'état pathologique. Les âges, par exemple, disposent à certaines affections et en provoquent d'autres. Une hygiène vicieuse modifie lentement l'organisme, mais peut amener de subites et profondes altérations. M. Chomel a parfaitement fait sentir ces différents effets des mêmes modificateurs (4). La division des causes en prédisposantes et efficientes pourrait donc entraîner

(1) Gaubius; *Pathol.*, § 75.

(2) *Illud principium quod causam prædisponentem excitat, et cum causam proximam morbi constituit, dicitur causa procatactica.* (Sigert; *De causis procatacticis*. Altorfii Noricorum, 1759.) — Toutefois, on a souvent confondu les causes *procatactiques* avec les causes *prédisposantes*. L'étymologie *πρό*, devant, *κατά*, au-dessus, *ἀρχομαι*, je commence, autorise ce rapprochement.

(3) *Prophasis*, *προφασις*, *occasio*.

(4) *Pathologie générale*, p. 100.

quelque confusion, bien que personne ne conteste la différence réelle de la prédisposition et de l'occasion, dont j'aurai dans un instant à dire quelques mots.

Je me propose de distribuer les causes des maladies en trois sections. Dans la première, je placerai les modifications congéniales ou acquises qui préparent ou font naître des états malades variés : ce sont les causes *organiques*. Dans une seconde, se trouveront les influences extérieures ou intérieures, isolées ou simultanées, individuelles ou collectives, qui entraînent des changements notables dans l'organisme et préparent ou sollicitent la formation de maladies diverses : ce sont les causes *hygiéniques*. Dans la troisième, je rangerai celles dont l'action est plus directe, dont les effets sont mieux déterminés, plus uniformes, plus constants, et que, pour ce motif, on peut nommer *spécifiques*.

Prédisposition.

La prédisposition est un changement occulte ou manifeste, compatible avec la santé, qui s'est opéré dans l'économie animale par l'action lente des causes susceptibles de la modifier.

Par suite de ce changement, on devient apte à contracter une affection plutôt qu'une autre. Dès ce moment, l'impression, même légère, d'un agent morbifique, peut décider l'invasion de la maladie.

Une cause unique agissant d'une manière persévérante, donne lieu à ce changement. D'autres fois, il résulte du concours de plusieurs influences.

Lorsqu'une ou plusieurs causes agissent longtemps et d'une manière continue, elles rencontrent dans l'économie un obstacle à la manifestation de leurs effets. C'est le pouvoir de l'habitude.

La force de résistance que possède l'organisme, tend aussi à combattre ou atténuer les influences nuisibles.

Le problème de la prédisposition se complique donc de plusieurs circonstances dignes d'attention.

Quoi qu'il en soit, lorsque cet ordre de causes exerce son influence, une modification plus ou moins profonde s'opère

dans les tissus, dans les fluides et surtout dans la vitalité.

Les organes deviennent-ils plus faibles ou plus excitables ? Ils peuvent se trouver dans l'une et l'autre conditions ou n'offrir que l'une d'elles, selon la diversité des causes et le degré d'activité fonctionnelle de chaque organe ⁽¹⁾. Une susceptibilité, une aptitude spéciale donne une grande puissance aux causes déterminantes. Celles-ci, sous l'influence de la prédisposition, produisent des effets déterminés et différents, suivant les individus.

Ces modifications, ainsi préparées, étaient appelées par Selle ⁽²⁾ *causes formelles*, parce qu'elles semblent imprimer un cachet, une forme particulière aux effets morbides.

Les maladies qui se développent sous l'empire d'une longue prédisposition sont ordinairement graves et opiniâtres.

La connaissance des prédispositions est très-importante, non-seulement pour mieux juger du caractère de l'état morbide, mais surtout pour en attaquer plus directement et plus sûrement le principe.

Opportunité.

Une prédisposition peut dater de l'origine même d'un individu : telle est celle que procure l'hérédité ; mais il arrive une époque où cette influence acquiert son plus haut degré d'activité, ou rencontre des circonstances auxiliaires qui lui prêtent leur concours. Alors la maladie qu'elle prépare est imminente. C'est cette réunion de circonstances, cette intensité de la prédisposition, cette condition d'imminence qui constitue l'*opportunité* ⁽³⁾.

Immunité.

L'immunité est l'inverse de la prédisposition : celle-ci amène la maladie, celle-là l'éloigne. C'est une égide, qui permet d'affronter impunément les causes les plus délétères.

⁽¹⁾ Michel Lévy ; *Hygiène*, t. I, p. 283.

⁽²⁾ *Rudimenta pyretologiæ*. Berol., 1789, p. 34.

⁽³⁾ Sprengel ; *Institut. medicæ*, t. III, p. 211.

L'immunité résulte de la force de l'âge et de la constitution, de l'impassibilité morale, de l'influence de l'habitude et surtout de l'idiosyncrasie. C'est alors une immunité primitive et physiologique.

D'autres fois elle est acquise et d'origine pathologique; elle dépend d'un antagonisme morbide. Nous y reviendrons ailleurs. Il est aussi certaines maladies qui, une fois terminées, exemptent le sujet qu'elles ont atteint de tout retour d'une affection semblable; exemples : la variole, la rougeole, la scarlatine, la coqueluche, etc.

On observe encore des immunités hygiéniques et thérapeutiques; ce sont celles qui résultent des précautions, du régime et de l'action des moyens préservatifs ou prophylactiques.

L'immunité n'est pas constante. Il est des individus qui s'exposent à la contagion, à l'infection, sans en ressentir les effets pendant une certaine période de temps, et qui ensuite cèdent à ces funestes influences à la suite d'un excès ou de toute autre cause débilitante, ou même sans motif connu.

L'immunité suit dans ses degrés et sa puissance toutes les vicissitudes de la force vitale, dont elle est l'un des attributs les plus remarquables.

Occasion.

Les causes occasionnelles ou déterminantes agissent avec d'autant plus d'efficacité qu'elles rencontrent une prédisposition plus prononcée. Celle-ci, pour manifester son influence, semblait n'attendre qu'une *occasion*.

Quelques auteurs ont pensé que ce concours est indispensable à la production de la maladie ⁽¹⁾. Mais il est une multitude de causes occasionnelles qui, sans l'appui d'une disposition préalable, engendrent les effets les plus marqués. Telles sont la plupart des causes spécifiques.

L'appréciation des causes déterminantes est moins difficile que celle des causes prédisposantes, lesquelles sont plus len-

⁽¹⁾ *Occasio est quidquid prædisponenti superveniens hanc excitat, ut una morbum pariat.* (Gaubius; *Pathologia*, § 59.)

tes dans leur action et presque imperceptibles dans leurs progrès.

L'occasion morbifique est ordinairement manifeste : c'est une impression plus ou moins vive qui excite la sensibilité et provoque une réaction. D'autres fois, elle est si légère, qu'on ne la distingue pas au milieu des influences nombreuses qui agissent simultanément. Dans quelques cas, plusieurs causes semblent douées d'un égal degré d'intensité, et il est difficile d'attribuer à l'une d'elles l'origine ou l'occasion de la maladie.

La connaissance de cette cause est parfois importante, surtout si son action persiste; car alors elle ne se borne pas à produire, elle entretient l'affection. Sa destruction est une nécessité première du traitement.

Quand l'occasion morbifique n'a été que momentanée; quand on suppose qu'elle n'existe plus, il est beaucoup moins nécessaire d'en déterminer la nature et le mode d'influence.

I. — CAUSES ORGANIQUES.

Les considérations déjà présentées sur les modifications constitutionnelles de l'organisme, trouveront actuellement leur application, et permettront de borner à une simple indication l'exposé des causes qui s'y rattachent.

A. — Hérité morbifique ou pathologique.

Il existe, comme je l'ai dit déjà ⁽¹⁾, une hérédité pathologique; elle consiste en une disposition de l'organisme évidente ou latente, générale ou partielle, qui, communiquée des parents à leur postérité, peut donner lieu tôt ou tard à des lésions, souvent variées dans leurs formes, mais ordinairement analogues quant à leurs caractères essentiels.

Ces lésions constituent les maladies nommées *héréditaires* ou de *famille*, *morbi gentilitii*, *congeniti*, *parentales*, *seminales* (Van Helmont), *archeales* (De Pré) ⁽²⁾, etc.

⁽¹⁾ P. 220.

⁽²⁾ *De morbis archealibus sive hereditariis.* Erfurth, 1702.

L'influence morbifique héréditaire a été niée par un très-petit nombre d'auteurs ⁽¹⁾. Mais elle est démontrée par la transmission trop frappante et trop souvent réitérée d'un certain nombre de maladies, par exemple, de la phthisie, de la goutte, des scrofules, pour qu'on puisse la révoquer en doute.

J'ai fait remarquer que l'une des propriétés de l'influence héréditaire est d'offrir quelquefois une sorte d'intermittence dans sa transmission à travers plusieurs générations successives.

J'ai dit aussi qu'elle ne se manifeste d'autres fois que par des effets collatéraux. Les enfants d'une même famille sont presque tous atteints d'un état morbide déterminé, bien que les père, mère et aïeux n'en aient jamais été atteints. Isenflamm cite l'exemple de six enfants issus de parents d'une santé irréprochable, et qui moururent tous du diabète. J'ai constaté l'existence de cette cruelle maladie chez un jeune homme de vingt ans et chez sa sœur, âgée de dix-huit, bien que personne dans leur famille n'en eût été affecté. Underwood, J. P. Frank, ont vu l'un six, l'autre cinq enfants de la même famille mourir d'hydrocéphalie aiguë, les père et mère étant très-bien constitués et n'ayant point eu d'affection analogue. La phthisie moissonne souvent toute une génération, après avoir épargné les précédentes. Il existe donc des dispositions, des constitutions de famille qui germent avec une subite activité, sévissent avec une funeste rigueur, bien que les devanciers n'en aient donné aucun indice ⁽²⁾.

Quelquefois, on distingue dans ces graves et affligeantes circonstances, les éléments originels, vagues, incertains et fugitifs des résultats auxquels une union mal assortie a donné lieu. Dans une famille, trois enfants sont scrofuleux, deux sont rachitiques. Le père est lymphatico-sanguin, la mère est lymphatique, mais n'a point d'affection strumeuse. Tous les

⁽¹⁾ Ant. Louis; *Diss. sur les Maladies héréditaires*. Paris, 1759. — Casimir Medicus. V. Muller; *De dispositione ad morbos hereditaria*. Gœtting., 1794. — Brown; *Elem. med.*, lib. II, § 604.

⁽²⁾ Portal; *Considérations sur la nat. et le trait. des maladies de famille et des malad. hérédit.* Paris, 1814.

enfants en portent cependant la marque incontestable. On en trouve l'origine dans cette fusion de tempéraments presque analogues, marqués par la prédominance lymphatique, combinaison qui en a exagéré les conséquences et les a élevées à la hauteur de l'état pathologique.

Il ne faut pas oublier que l'hérédité produit une constitution spéciale, de laquelle dérive l'aptitude à contracter telle ou telle lésion. Celle-ci ne se développe point dès les premiers temps de la vie; elle n'apparaît qu'à des époques déterminées et souvent à un âge déjà avancé. Telle est l'apoplexie.

Un autre caractère remarquable de l'hérédité pathologique, est de donner lieu à des effets qui peuvent varier dans la forme, mais qui sont très-analogues et souvent identiques dans le fond.

En traversant les générations, les maladies subissent des transformations dont on saisit aisément les rapports, les liens réciproques. C'est ce que j'ai essayé de vérifier relativement à la surexcitation nerveuse ⁽¹⁾.

Les effets de l'hérédité varient aussi chez les divers enfants, selon leurs dispositions particulières. Dans une famille de scrofuleux, l'un a les glandes cervicales engorgées, un autre a une ophthalmie chronique, un troisième le carreau, un quatrième une tuméfaction des phalanges, etc.

On a vu encore une affection multiple chez le père se partager comme une succession. Capeller, médecin d'une petite ville d'Allemagne, connaissait un pharmacien qui avait des ulcères, la goutte et des douleurs néphrétiques; ces trois états liés entre eux, mais distincts, se partagèrent entre l'aîné, le second et le plus jeune de ses enfants ⁽²⁾.

B. — Ages.

Chaque période de la vie humaine présente des dispositions particulières à des genres déterminés de maladies.

Il semblerait que le *fœtus*, si près de l'instant où la vie a

⁽¹⁾ *Mém. de l'Acad. royale de Médecine*, t. XI, p. 193.

⁽²⁾ Zeller, præs. Metzger; *Affectuum hereditariorum theoria*. Tubingæ (sans date) p. 11.